

**E/1971.07 — «André Malraux parle de Jean Vilar», propos recueillis par Françoise Verny, *Magazine littéraire* [Paris], n° 54, juillet-août 1971, p. 8-9.**

---

**André Malraux**

### **André Malraux parle de Jean Vilar**

Jean Vilar était un homme que j'admirais beaucoup, mais que je connais mal. Je l'avais vu jouer ses principaux rôles, et j'avais eu affaire à lui quand j'étais au gouvernement, puisque c'étaient nous qui avons organisé la salle d'essais à laquelle il tenait tellement. Je l'avais rencontré une ou deux fois alors qu'il était quasi inconnu, mais cela n'a jamais été plus loin.

Il a fait au TNP quelque chose d'extraordinaire, surtout si on pense à la façon dont il s'était servi de tout ce qu'il y avait de négatif dans ce théâtre pour en tirer des éléments positifs. Par exemple ses rideaux noirs qu'on a beaucoup critiqués. On oublie simplement que la salle était telle qu'on ne pouvait pas faire de décors à moins de disposer de moyens colossaux. Il avait inventé, ou plutôt utilisé, une austérité qui avaient été sensationnelle, à des fins tout à fait imposées : il n'aurait pas pu faire une Comédie-Française, alors il a eu de l'audace...

Quand une mise en scène a disparu, on a toujours tendance à essayer d'en conserver ce que j'appelle l'élément symbolique, ce que vous pouvez retrouver quand vous avez des photos. Si nous regardons certaines mises en scènes de Meyerhold aujourd'hui, nous avons le sentiment de très bien comprendre ce qu'avait inventé cet homme. Mais une grande partie du talent de Vilar ne peut être transmise que par la télévision ou le cinéma, parce que certaines grandes réussites de sa mise en scène n'étaient pas de telles réussites de décors, ou disons, d'interventions irréelles, c'était essentiellement de la mise au point. Il est arrivé à diriger ses acteurs comme personne

ne l'avait fait. Les premiers qui ont écrit sur lui, quand il était inconnu, disaient : «Nous sommes allés à je ne sais quel théâtre en rond, et il y a un metteur en scène que l'on ne connaît pas qui arrive à diriger ses acteurs comme personne ne l'a fait jusqu'ici.»

Pour bien comprendre Jean Vilar, il faudra se rappeler plus tard que ce n'était pas seulement le metteur en scène d'Avignon, ce qui n'est pas mal; il était aussi autre chose. C'est un peu comme si on parlait d'un chef d'orchestre qu'on définirait par un seul élément. Un grand orchestre, c'est quelqu'un qui ordonne à l'orchestre. Eh bien, à mon avis son plus grand talent était là. Il n'était pas comme Meyerhold, l'inventeur d'un domaine inconnu. Si je pense à l'évolution du théâtre, je pense à une évolution de la mise en scène, avant tout plastique. Vilar me disait : «Je parle théâtre, vous me répondez cinéma». Eh bien, prenons l'évolution du cinéma, l'expressionnisme allemand a été une transformation du décor. Si vous regardez une séquence quelconque de Caligari, il est bien entendu qu'il y a le cinéma avant et après ce film, à cause de l'emploi d'un certain décor, de ce que nous appelons le décor de suggestion. Pour moi, la mise en scène est beaucoup plus russo-allemande qu'elle n'est «orchestre». J'ai des souvenirs plus frappants de Piscator, de Taïrov, et surtout de Meyerhold, que de cette sorte de perfection. Supposons que Vilar ait été metteur en scène de Molière à la Comédie-Française, c'eût été parfait, comme un très bon chef d'orchestre peut interpréter magnifiquement un thème de Mozart. S'il se met à faire des inventions musicales, ce sera absurde parce qu'on ne dirige pas Mozart avec des inventions musicales.

Qu'aurait dit Meyerhold ? Du moment que j'ai deux acteurs, je dois avoir la grande salle du Trocadéro vide et mes deux types perdus. A partir du moment où j'ai deux cents acteurs, je vais mettre un plateau sur la scène et mes deux cents types seront serrés sur ce carré. Ce domaine-là n'est pas du tout celui de Vilar. Vilar, pour moi, encore une fois c'est un grand chef d'orchestre.